

***Issi nuan'* ou le réconfort du froid. Une expérience thérapeutico-éducative inuite sur la banquise**

Jean-Michel Huctin
CEARC – Université de Versailles
Saint-Quentin-en-Yvelines (France)

Résumé – Cet article présente la perception positive du froid qui est celle des Inuits. Le froid constitue en effet pour eux l'un des éléments incontournables d'un environnement familier dont il ne peut s'agir que de tirer profit. Cette idée est illustrée par la description anthropologique d'une expérience originale menée au nord-ouest du Groenland et appelée *Issi nuan'*, littéralement «le froid est agréable/amusant», mais qui s'apparente davantage à un réconfort. C'est un grand voyage de plusieurs semaines en traîneaux à chiens sur la banquise destiné à soigner et à éduquer des adolescents inuits victimes de maltraitance familiale.

*Jamais de ma vie je n'ai vu pareilles
gens. Ils rient quand ils ont faim,
plaisantent quand ils ont froid...*

Knud Rasmussen

Le froid constitue pour les Inuits, population humaine la plus septentrionale du monde, l'un des éléments incontournables d'un environnement familier: il ne peut donc s'agir que de s'en accommoder, de tenter d'en tirer profit et même de s'en réjouir ou, aujourd'hui avec le réchauffement climatique, de le regretter. Pour mieux comprendre cette perception particulière de ceux que l'on nomme parfois «peuple du froid», établis depuis des temps anciens sur la côte extrême-orientale de la Sibérie, en Alaska, au Canada et au Groenland, je m'appuie dans cet article sur la description anthropologique d'une expérience thérapeutique et éducative unique au Groenland qui utilise l'environnement polaire et la culture inuite pour reconstruire psychologiquement et socialement des enfants et adolescents victimes de maltraitances familiales (négligences éducatives, violences physiques et psychologiques, abus sexuels). C'est une activité saisonnière menée depuis près de vingt ans par Ummannami Meeqqat Angerlarsimaffiat, ou la Maison d'enfants d'Ummannaq, une institution socio-éducative

publique qui héberge une trentaine de résidents et qui est très active dans cette petite communauté de deux mille trois cents Kalaallit¹ située sur la côte Ouest de l'île, à près de six cents kilomètres au nord du cercle arctique. Si cette activité est appelée *Issi nuan'*, expression qui ressemble à une exclamation enfantine pouvant se traduire littéralement par « le froid est agréable/amusant », son sens plus profond s'apparente surtout à un réconfort à la fois psychologique et culturel pour ces jeunes Inuits séparés de leurs familles. Elle prend pour eux la forme d'un grand voyage de plusieurs semaines en traîneaux à chiens sur la banquise, organisé par et avec leurs éducateurs et certains des meilleurs chasseurs de la région. Il s'agit en réalité d'une véritable expédition pendant laquelle ils peuvent gagner ou regagner de la confiance en eux et la fierté culturelle qui contribueront au processus de guérison de leurs traumatismes, conséquences d'une enfance douloureuse dans des familles défailtantes. Il faut savoir qu'au Groenland comme dans toutes les communautés arctiques et comme pour d'autres populations autochtones ailleurs dans le monde, l'ampleur et les formes actuelles de la maltraitance des enfants sont, avec l'alcoolisme et le suicide, une conséquence dramatique des changements rapides et brutaux qui ont bouleversé leur société traditionnelle sous le colonialisme et la domination occidentale. C'est un problème social endémique qui se reproduit de génération en génération et dont a hérité le Groenland, politiquement autonome depuis 1979. Ses services sociaux, bien que relativement dynamiques pour organiser la suppléance socio-éducative des familles, ne parviennent toujours pas à l'endiguer².

Je connais bien la Maison d'enfants pour y avoir travaillé longtemps, son expérience thérapeutico-éducative sur la banquise pour y avoir participé pendant plus de dix ans (d'abord en tant qu'éducateur puis en tant que chercheur) et la communauté d'Uummannaq pour y séjourner régulièrement depuis la fin des années 1990. Cette communauté inuite est devenue mon terrain de prédilection pour mes recherches en anthropologie, et l'action de cette institution sociale groenlandaise, un thème

¹ *Kalaallit*, dont la traduction autochtone signifie « Groenlandais » (le singulier étant *kalaaleq*), est l'ethnonyme des Inuits du Groenland, pays qui est lui-même nommé par ses habitants *Kalaallit Nunaat*.

² Très rares sont les références disponibles sur ce sujet, surtout en français. Pour en savoir plus, voir mon article: Jean-Michel Huctin, « Une éducation culturellement adaptée pour les jeunes Inuit face à la maltraitance au Groenland », Jean Malaurie (dir.), *Inter-Nord*, n° 21, Paris, CNRS Éditions, 2011, p. 233-250.

important de ma thèse³, l'une des très rares études universitaires entièrement consacrées à la maltraitance et la bienveillance des enfants dans un contexte inuit.

Figure 1. Départ de l'expédition en traîneaux à chiens sur la banquise depuis l'île d'Ummannaq en avril 2007



Source: Jean-Michel Huctin.

La perception occidentale du froid et celle des Inuits

La grande majorité d'entre nous, Occidentaux ou plutôt Méridionaux (si l'on prend le point de vue des Inuits situés dans le Grand Nord), vivent sous un climat dit « tempéré » et perçoivent le froid de manière généralement inconfortable, voire douloureuse. Le présent ouvrage témoigne à de nombreuses reprises de cette perception physiologique désagréable, pour ne pas dire insupportable, dont il faut absolument se protéger et qui se traduit le plus souvent par des représentations culturelles négatives. Il est évident que notre étonnement, voire notre fascination pour les peuples arctiques en général, et pour le peuple inuit en particulier, viennent en partie de leur capacité à vivre dans les conditions climatiques que nous ne pouvons imaginer pour nous-mêmes et qui sont les plus difficiles qui existent sur notre planète. Comment peut-on en effet

³ « Maltraitance et bienveillance des jeunes Inuit du Groenland: de l'éducation traditionnelle inuit (XVII^e-XXI^e siècles) à l'actuelle Maison d'enfants d'Ummannaq », sous la direction de Pascal Dibie, Université de Paris 7 Diderot, 2016.

endurer le froid en permanence, c'est-à-dire s'y plonger volontairement à n'importe quel moment de la journée et une grande partie de l'année? Cette question naïve à la réponse inconcevable pour de nombreux habitants des basses latitudes a été à l'origine de bien des vocations d'explorateurs ou de grands voyageurs par le passé. Le commandant Charcot, par exemple, célèbre navigateur et explorateur français de l'Arctique et de l'Antarctique, s'interrogeait lui-même en 1906 sur l'étrange attrait de ces terres pourtant inhospitalières⁴. Plus récemment et pour ma modeste part, cette fascination pour l'adaptation fonctionnelle des Inuits au froid a provoqué en partie l'appel du Nord irrésistible qui m'a conduit il y a près de vingt ans à tout abandonner pour aller vivre plusieurs années avec eux au Groenland. Puis-je me permettre d'évoquer ici les rires qui furent les leurs quand je leur ai expliqué que je m'étais entraîné, avant mon premier séjour, à accroître ma résistance au froid en prenant tous les jours des douches glacées de plus en plus longues?

Durant mon installation sur l'île d'Uummannaq à la fin de l'été boréal, je n'ai pas tardé à me rendre compte que la résistance au froid n'est pas innée, mais qu'elle est à la fois un processus d'acclimatation physiologique et un phénomène culturel. Je n'ignorais certes pas les explications des biologistes et des médecins pour qui les êtres humains, homéothermes car régulant eux-mêmes leur température corporelle, ne s'adaptent pas génétiquement au froid, mais s'acclimatent individuellement en même temps qu'ils répondent technologiquement et culturellement aux contraintes de leur environnement⁵. Pourtant, la vérité de cette affirmation s'est imposée à moi davantage par l'expérience personnelle qui m'a permis de balayer définitivement les stéréotypes romantiques que j'avais acquis en imaginant les Inuits depuis le Sud grâce à la seule lecture des aventures ethnologiques du célèbre explorateur polaire français Paul-Émile Victor. Par exemple, j'ai entendu certains de mes nouveaux amis d'Uummannaq se plaindre du froid : « *Qiianaq!* », disaient-ils, « Ça caille! » Ils ne comprenaient pas que je baisse les radiateurs et porte un pull à l'intérieur de ma maison quand on peut chauffer la sienne à vingt-cinq degrés Celsius et

⁴ Jean-Baptiste Charcot, *Le « Français » au pôle Sud*, suivi de *Le « Pourquoi-Pas? » dans l'Antarctique*, Paris, Flammarion, 1906.

⁵ Comme l'explique bien, à propos des Groenlandais d'hier et d'aujourd'hui, l'excellent chapitre intitulé « Adaptation, acclimatation et anthropologie physique » dans l'ouvrage collectif sur les momies d'Uummannaq (Jens Peder Hart Hansen, Jørgen Meldgaard et Jørgen Nordqvist, *The Greenland Mummies*, Nuuk et Copenhague, The Greenland Museum, Christian Ejlers' forlag, 1991, p. 65-66).

passer l'hiver en t-shirt. Ils ne comprenaient pas non plus que je veuille rentrer à pied dans le vent frais quand on peut l'éviter en prenant un taxi, que je rêve de partir pour de longs voyages en traîneau à chiens quand on peut aller vite au chaud en motoneige ou pire, que je demande à dormir en tente sur la banquise quand il y a un petit refuge à proximité... Conquérant de l'inutile, j'avais finalement réussi à m'adapter au climat local, je ne craignais plus les températures négatives et me vantais même d'apprécier les situations les plus glaciales! En même temps, j'ai vu les Inuits s'enrhumer facilement (sans doute à cause d'une résistance moindre aux virus), alors que moi, je n'arrivais même pas à attraper froid. Un nouvel ami inuit déplorait même que le froid d'Uummanaq n'était pas à la hauteur, ou plutôt n'était pas aussi bas que je l'avais imaginé. Il me disait: « *Tu vas être déçu ici. Si tu veux ressentir le grand froid, il faut que tu ailles plus au nord, à Thulé chez les Esquimaux polaires*⁶... » Si celui d'Uummanaq finalement me suffisait, j'avais alors compris qu'il n'existe pas *un* froid mais *des* froids, autant de froids différents suivant les perceptions des uns et des autres.

Au-delà des différences individuelles, les anthropologues et les grands spécialistes des études arctiques ont souvent affirmé qu'en général, les Inuits apprécient le froid sec qui est le leur. Ainsi, selon Michelle Therrien⁷, ethnolinguiste spécialiste de l'inuktitut des Inuits canadiens à l'Institut national des langues et civilisations orientales à Paris, ceux-ci ne trouvent pas leur environnement extrême comme le caractérisent souvent les observateurs occidentaux. Certains Inuits penseraient même que le froid, par l'intermédiaire du vent frais, serait capable de chasser les maladies et de rendre le corps sain. Ils « valorisent le froid et les conditions hivernales », confirme Frédéric Laugrand, professeur au Département d'anthropologie de l'Université Laval au Québec⁸, car celles-ci facilitent les déplacements et rapprochent les humains. Le froid serait donc pour les

⁶ Il y a longtemps, les explorateurs ont appelé « Esquimaux polaires » les Inughuit du nord-ouest du Groenland à cause de leur proximité du pôle géographique. Ces Groenlandais les plus au nord sont aussi la communauté humaine naturelle la plus septentrionale du monde.

⁷ Michèle Therrien, « Les Inuits ne trouvent pas ça extrême », captation de la conférence donnée à l'Université de tous les savoirs à Paris le 28 juin 2007 et mise en ligne sur Canal-U, <http://www.canal-u.tv/video/universite_de_tous_les_savoirs/les_inuits_ne_trouvent_pas_ca_extreme_michele_therrien.1518>, consulté le 20 mars 2014.

⁸ Frédéric Laugrand, « Les Inuit face aux changements climatiques et environnementaux », *Communication*, vol. 31, n° 2, 2013, <<http://communication.revues.org/4458>>, consulté le 20 mars 2014.

Inuits une ressource essentielle, selon la géographe Béatrice Collignon⁹, professeure à l'Université de Bordeaux 3 – Michel de Montaigne. Cette dernière rapporte les propos de Susie-Marie Tigiktok¹⁰ de Cambridge Bay (Nunavut occidental), qui affirme qu'en raison du réchauffement de l'Arctique, les aînés inuits sont « en manque de grand froid »... Collignon cite aussi l'une des personnalités inuites les plus connues du monde, Sheila Watt-Cloutier du Nunavik (nord du Québec), pour qui le froid est même un droit de l'Homme: elle réclame ainsi *the right to be cold* (« le droit d'avoir froid », titre de son dernier ouvrage¹¹) dans les conférences qu'elle donne dans de nombreux pays pour attirer l'attention sur la catastrophe environnementale que représente le changement climatique, entre autres pour les Inuits.

Ces spécialistes fondent leurs propos sur la perception du froid qui est celle des Inuits du Nunavut et du Nunavik dans l'Arctique canadien. Peut-on retrouver la même perception chez les Inuits du Groenland? Mes observations sur le terrain depuis de nombreuses années, à Uummannaq comme dans le reste du pays, montrent que oui. Voici par exemple le témoignage de Jakob Løvstrøm dit Uunartoq, dont le surnom signifie « Celui qui brûle », un vieux chasseur qui est aussi l'un des plus connus de la communauté d'Uummannaq :

Nous les Groenlandais, nous avons grandi avec le froid. Et bien sûr nos mains et nos pieds ont subi le grand froid depuis notre enfance. Donc, en tant qu'adultes, on est à l'aise dans le froid. Nous sommes capables de manipuler des filets à phoque à mains nues à n'importe quelle température. On soulève des morceaux de glace sans utiliser de gants. C'est comme ça ici. Bien sûr, quand on est dans la nature pendant de longs séjours, on essaie toujours de manger chaud parce que la nourriture chaude aide à réchauffer le corps¹².

⁹ Béatrice Collignon, « Les mondes du froid », conférence des Cafés géographiques publiée le 29 octobre 2013, <<http://cafe-geo.net/les-mondes-du-froid/#ftnref1>>, consulté le 17 mars 2014.

¹⁰ Béatrice Collignon, « Les Inuit et le changement climatique », M. Tabeaud et A. Kislov (dir.), *Le changement climatique. Europe, Asie septentrionale, Amérique du Nord*, 4^e Dialogues Européens d'Evian, Allonzier, Eurcasia, 2011, p. 141-151, <http://vm-prod-moodle.paris-sorbonne.fr/pluginfile.php/273502/mod_resource/content/1/InuitsetChangementClimatique.pdf>, consulté le 20 mars 2014.

¹¹ Sheila Watt-Cloutier, *The Right to Be Cold*, Toronto, Allen Lane Canada, 2014.

¹² Entretien de Jakob Løvstrøm avec l'auteur (Uummannaq, avril 2003; traduit du groenlandais; toutes les traductions sont de moi).

Cette perception positive du froid n'est pas l'apanage des chasseurs des petits villages isolés, habitués à vivre et à travailler dans la nature, comme on pourrait le penser. Ainsi, la déclaration de Per Rosing-Petersen, personnalité politique et ancien consultant économique dans la capitale Nuuk, représente bien le point de vue d'une grande majorité de Groenlandais sur leur relation particulière au froid en tant que peuple vivant dans les régions arctiques depuis des siècles. Pour lui, il s'agit de l'accepter et s'y adapter plutôt que de le combattre ou le fuir :

Pour moi, le froid a été le plus grand défi de notre histoire ancienne. L'été était une période où nous nous préparions à survivre au froid pendant l'hiver. Nous l'avons accepté et il a été un élément naturel de nos vies. Donc, je ne pense pas, comme beaucoup d'Européens pourraient le croire, que nous devons nous battre contre le froid. En l'acceptant et en modifiant nos habitudes, notre équipement et nos pratiques, nous avons survécu dans une zone où personne d'autre n'aurait survécu pendant des millénaires¹³.

Élément naturel de la vie, le froid peut être perçu non plus comme une contrainte mais comme une ressource. C'est ce que vise l'expérience thérapeutico-éducative que la Maison d'enfants d'Ummannaq mène tous les printemps ou presque depuis vingt ans.

L'expérience *Issi nuan'* pour des jeunes Inuits en difficulté

Il faut rappeler ici que le nom de cette expérience, *Issi nuan'*, signifie « le froid est agréable/amusant ». Mais avant d'être une grande récréation, les voyages sur la banquise sont d'abord de grands défis pour les jeunes Inuits d'aujourd'hui, qui n'ont évidemment pas connu la vie traditionnelle d'avant (celle de leurs grands-parents). Nés avec le chauffage central et Internet, ils doivent abandonner leur petit confort et leurs consoles de jeux vidéo pour se joindre à de longues expéditions en traîneaux à chiens avec leurs éducateurs et des chasseurs locaux, et aller parcourir plus de mille kilomètres sur le grand désert de glace. Pour participer à cette aventure en plein air, ils doivent apprendre à voyager dans la nature par

¹³ Message électronique de Per Rosing-Petersen à l'auteur (10 décembre 2013; traduit de l'anglais).

des températures atteignant parfois moins trente degrés Celsius, protégés par leurs vêtements de peaux et nourris du produit de la chasse ou de la pêche, en utilisant des techniques traditionnelles toujours utilisées au nord du Groenland. Pour les plus motivés, il faudra aussi apprendre à diriger un attelage d'une dizaine de chiens sur une grande distance et pendant une longue durée. Tout le monde devra passer la nuit dans les camps du parcours, en refuge ou sous les tentes sommairement posées sur les traîneaux...

C'est donc l'école buissonnière pendant près de deux mois, afin de vivre une aventure initiatique loin de toute présence humaine. Le but de ces expéditions change selon les années : atteindre une destination lointaine (par exemple, six semaines de traîneaux d'Uummannaq à Thulé dans l'extrême-nord du pays, la traversée d'une chaîne de montagnes de la péninsule de Nuussuaq pour rejoindre la région d'Ilulissat plus au sud, etc.), faire un séjour prolongé dans un petit village éloigné ou encore dans un camp, isolé au fond d'un fjord ou proche de la bordure de la banquise¹⁴, qui se transforme en école de la chasse au phoque, de la pêche au flétan et au requin, etc. Bien plus qu'un simple apprentissage technique, cette « école de la banquise » est d'abord une « école du réconfort » pour ces jeunes Inuits victimes de maltraitements, pour certains de parents alcooliques, et qui, bien souvent, n'ont pas eu la chance de découvrir leur environnement naturel en compagnie d'adultes affectueux et valeureux. Ils ne deviendront pas forcément chasseurs ou pêcheurs professionnels, mais ils peuvent acquérir une joie de vivre au contact des autres, une force intérieure, une sérénité personnelle, une confiance en eux qui pourront leur servir tout au long de leur vie future.

Cette transformation étonnante est rendue possible grâce à l'influence bénéfique des chasseurs, à la fois guides de voyage, éducateurs et tuteurs de résilience pour ces jeunes, comme l'exprime Uunartoq, qui travaille avec eux depuis les débuts de l'expérience en 1995 : « *Lorsque nous les emmenons au loin, en bateau ou en traîneaux à chiens, ils adoptent notre mode de vie. Dans le grand air, nous nous enrichissons alors ensemble de pensées nouvelles et positives. Je suis si heureux de voir la joie sur leurs visages*¹⁵. »

¹⁴ C'est l'endroit où la banquise se termine net, laissant place à la mer libre de glace et offrant un très bon territoire de chasse aux mammifères marins.

¹⁵ Entretien de Jakob Løvstrøm avec l'auteur (Uummannaq, avril 2007 ; traduit du groenlandais).

Figure 2. L'éducatrice Rebi réconforte Vivi, une jeune pensionnaire de la Maison d'enfants d'Uummannaq



Source: Jean-Michel Huctin (2003).

Cette activité sur la banquise au nord-ouest du Groenland possède de nombreux points communs avec d'autres expériences « *on the land* » au Nunavut, comme les camps pour jeunes délinquants¹⁶ du système

¹⁶ Edmund Searles, « The crisis of youth and the poetics of place: Juvenile reform, outpost camps, and Inuit identity in the Canadian Arctic », *Études/Inuit/Studies*, vol. 22, n° 2, 1998, p. 137-155.

judiciaire ou les ateliers avec les aînés inuits¹⁷ d'associations locales: séjours de rupture avec l'environnement habituel, expériences excitantes et stimulantes, apprentissage du respect de soi et des autres, revalorisation psychologique et revitalisation culturelle, etc. Cependant, elle ne s'appuie pas, comme les programmes canadiens, sur les aînés dans le but de transmettre des savoirs traditionnels ou des valeurs culturelles que le système scolaire manquerait d'enseigner, mais sur la collaboration étroite entre éducateurs et chasseurs dans la continuité de la prise en charge thérapeutico-éducative de chaque jeune. La contribution au lent processus de guérison et de développement juvénile est donc bien plus importante ici que l'acquisition de compétences techniques et culturelles, et bien différente d'une sanction positive destinée à faciliter la réinsertion sociale.

Pourquoi organiser pour ces jeunes encore mineurs et très fragiles de telles expéditions, longues et engagées, voire potentiellement dangereuses, et avec une destination aussi lointaine? Il serait en effet plus facile pour tous d'apprécier les environs de leur île d'Uummannaq et sa magnifique baie qui leur procurent tant de bons moments et de beaux paysages avant d'être de retour bien au chaud dans la soirée. La réponse des éducateurs est simple, telle qu'elle se dégage des nombreuses conversations que j'ai eues avec eux: ces enfants vulnérables, parce qu'ils ont obtenu moins d'affection de leurs parents et connu moins d'expériences positives avec eux que les autres enfants de familles sans problème, ont plus besoin d'activités positives exceptionnelles et durables avec des adultes compétents leur prodiguant l'attention qu'ils ont si peu connue. Participer à une longue expédition leur donne cette chance de prendre une revanche sur leur enfance douloureuse toujours présente à l'esprit et de vivre une expérience unique qui les marquera profondément. C'est ce qui ressort des entretiens que j'ai réalisés avec une vingtaine d'anciens participants au cours des dix dernières années, même si toutes les expéditions du monde ne pourront évidemment pas remplacer une relation affectueuse et épanouissante avec les parents...

¹⁷ Frédéric Laugrand, «L'école de la toundra. Réflexions sur l'éducation à partir de quelques ateliers de transmission des savoirs avec des aînés et des jeunes inuit», *Défis de l'éducation chez les Premières nations et les Inuit*, Alexandra Beaulieu et Caroline Hervé (dir.), Québec, Cahiers du CIÉRA, n° 1, Éditions du CIÉRA, 2008.

Le froid comme outil pédagogique et moyen thérapeutique

À côté de la joie de vivre et de la confiance qu'ils recouvrent ou qu'ils découvrent enfin en eux, en plus de voir les adultes comme des modèles positifs et non comme des êtres violents ou méprisants, cette école nomade leur enseigne aussi à se prouver leur valeur personnelle autant qu'à se créer une fierté culturelle (ce que les Amérindiens appellent *Native Pride*, la « fierté d'être autochtone ») – une fierté nouvelle pour eux, mais qui s'inspire de celle de leurs aînés, ces chasseurs inuits qui savaient survivre dans la nature la plus hostile de la planète. Revalorisation psychologique en même temps que culturelle, cette expérience thérapeutico-éducative originale peut se résumer par les mots si justes de celle qui l'a créée, la directrice de la Maison d'enfants d'Uummannaq, Ann Andreasen: « *En leur montrant que leur culture est belle, il est à espérer qu'ils comprennent qu'eux aussi sont beaux*¹⁸. »

Cependant, avant de réussir à éprouver une quelconque fierté d'eux-mêmes et à se sentir mieux, les jeunes doivent faire face à des conditions difficiles, certes atténuées par la protection efficace des chasseurs, mais auxquelles ils ne peuvent trouver aucune échappatoire. Ils doivent alors se prendre en main, en apprenant d'abord à gérer les températures aussi basses qui les accompagnent tous les jours du matin au soir et qu'ils n'avaient jamais éprouvées auparavant. Peut-être un peu comme leurs petits ancêtres, qui devaient lutter aux côtés de leurs parents pour survivre à la faim et à la tempête, mais surtout à la manière des chasseurs d'aujourd'hui qui travaillent dur au-dehors. On apprend ainsi très vite à prendre soin des vêtements, notamment de ces anoraks, pantalons et bottes en peau ou en fourrure qui vont vous garder au chaud: en trouvant la bonne taille et l'équipement complet, en faisant tout pour ne rien perdre, en les séchant dans la soirée pour pouvoir les remettre le lendemain, en les remettant dans le sac de voyage si le temps devient plus clément. Cela peut sans doute paraître anodin, mais cette expérience dans le froid apprend aux jeunes à vraiment prendre soin d'eux-mêmes, une habitude qu'ils n'avaient malheureusement pas apprise avec leurs parents, qui souvent sacrifiaient leur nourriture et leurs nouveaux habits au profit de quelques bouteilles de bière. L'éducatrice Louise Zeeb, qui a connu quand elle était jeune la vie traditionnelle dans les villages et

¹⁸ Entretien d'Ann Andreasen avec l'auteur (Uummannaq, mars 2001 ; traduit de l'anglais).

qui a passé sa vie à soigner ces enfants blessés, sait combien cette expérience au-dehors peut être pédagogique : « *Les enfants peuvent apprendre à prendre soin les uns des autres et à partager. À comprendre qu'en s'entraidant, les choses se règlent plus vite en même temps qu'elles se règlent de manière plus agréable*¹⁹. »

Oui *issi nuan'*, « le froid est amusant », comme ils l'affirment parfois aussi avec une petite pointe d'ironie ou plutôt de provocation : « *Et qu'est-ce qu'on va se geler!* », ajoute Nukaaraq, dix-sept ans, en s'esclaffant. Elle parle de la nuit qu'elle s'apprête à passer au fond de son gros sac de couchage polaire exagérément coté « confortable jusqu'à -55°C », allongée sur les épaisses peaux de caribous posées sur son traîneau en bois autour duquel est tendue une fine toile de tente coupe-vent. Elle a l'habitude : c'est sa sixième expédition de ce type et elle est toujours partante. « *C'est comme ça, il faut faire avec!* » lui répond, fataliste, Mikael, quinze ans, pour qui c'est le premier voyage au loin ou plutôt au large sur la banquise. Au réveil, il lui faudra bouger vite ou même courir pour se réchauffer et éviter les morsures du gel. Il fait preuve de courage, lui qui vient de la capitale au sud et qui n'avait jamais connu que sa cité en béton, en s'occupant de ses dix chiens, qui lui mènent le traîneau et la vie dure. Devant lui, les pentes enneigées des hautes montagnes, où le froid est encore plus intense que sur la mer gelée, semblent interminables à traverser avec son attelage. Dans ces conditions, Mikael a vite compris, comme ses compagnons d'expédition, que les êtres humains sont tout petits comparés au pouvoir de la nature, qui ne laisse pas d'autre choix que d'accepter et de faire face en essayant de trouver en soi des ressources insoupçonnées.

Relever ainsi avec succès le grand défi qu'on s'était fixé peut aussi aider à surmonter les pensées les plus destructrices. On oublie la violence et l'agressivité que l'on a subies tout comme celles que l'on inflige parfois aux autres. Puis, surtout, la nature arctique, dans laquelle s'exprime avec ingéniosité la culture inuite, peut apprendre aux jeunes comment utiliser leur énergie de manière positive : ce phoque si difficile à chasser, que l'on a réussi pour la première fois à attraper en s'approchant sans se faire entendre, voir ou sentir, va nourrir la petite communauté de l'expédition, qui va fêter dignement l'exploit. Un peu à la manière de cet ancien rite de passage des adolescents qui ne se pratique plus très souvent depuis que les

¹⁹ Entretien de Louise Zeeb avec l'auteur (Uummanaq, 2003 ; traduit du groenlandais).

jeunes ne vont plus à la chasse pour ne pas manquer un jour d'école. Ce phoque que le jeune ramène au camp, c'est la bonne note qu'il n'a jamais reçue en classe, le cadeau jamais offert en récompense par ses parents ou les buts qu'il n'a jamais été capable d'inscrire sur le terrain de foot. Voilà comment ces jeunes Inuits apprennent ce qu'ils auraient tant de mal à acquérir dans leur vie quotidienne actuelle à la ville ou au village : à être solides, à se dépasser pour obtenir le meilleur d'eux-mêmes, à être patients et solidaires, à s'entraider quand c'est nécessaire, et surtout à en éprouver au fond de soi la plus grande satisfaction. Comme à l'arrivée de l'étape de la journée où, engourdi et fatigué après tant d'efforts, on apprécie tellement la bonne soupe de viande de phoque bouilli qui réchauffe à la fois le corps et le cœur...

Beaucoup d'écrivains, tels Bruce Chatwin ou Théodore Monod²⁰, ont vanté les effets bénéfiques que procure le voyage, par exemple la marche dans le désert ou la rencontre avec d'autres cultures. Moins nombreux sont les écrivains qui ont chanté les mérites d'un voyage dans les territoires glacés du Grand Nord. C'est le cas de l'explorateur, archéologue et artiste danois Eigil Knuth, qui a décrit la philosophie du voyage en traîneau à chiens²¹ : cette sensation de liberté et de libération mentale que ressentent les passagers lorsqu'ils voyagent des jours entiers sur la banquise loin des habitudes et des contraintes de la vie moderne en ville. À sa manière, l'éducatrice Rebekka Jørgensen l'exprime aussi très bien. Elle est responsable depuis de nombreuses années de ces expéditions en traîneaux à chiens pour les jeunes de la Maison d'enfants d'Ummannaq. Elle a parcouru deux fois mille cinq cents kilomètres de distance entre Ummannaq et Thulé, soit deux fois la moitié de la côte ouest du Groenland ! Elle reconnaît bien tous les avantages que les adolescents peuvent tirer de ces voyages dans le grand froid, qui représentent d'abord une aide pour son travail afin d'améliorer la relation avec le jeune renfermé sur lui après bien des souffrances, mais aussi un moyen de développer leur force mentale et physique. Elle compare cette expérience sur la glace aux effets de la méditation et sait voir les petits signes qui témoignent de l'évolution des jeunes :

²⁰ Je pense notamment à leur éloge du nomadisme et du désert : Bruce Chatwin, « *C'est un monde nomade nomade nomade* », *Anatomie de l'errance*, Paris, Grasset, 2005 ; Théodore Monod, *Méharées, exploration au vrai Sahara*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 1989.

²¹ Eigil Knuth, *Indépendance ou la philosophie du voyage en traîneau*, Paris, Paulsen, 2009.

Dans ces genres de voyage, nous voyons tout de suite quand les enfants prennent confiance dans les adultes. Ils deviennent de plus en plus ouverts. Ils montrent une nouvelle capacité à parler de choses qu'ils cachait auparavant. Au début du voyage, ils sont plutôt renfermés et à la fin, ils s'ouvrent énormément. On peut voir un sourire se dessiner sur leur visage et ils commencent doucement à parler de choses de plus en plus intimes²².

Les éducateurs n'espèrent pourtant aucun miracle. La maltraitance est bien sûr une épreuve difficile à surmonter pour des enfants qui ne peuvent renaître ou vivre à nouveau les moments affectifs importants que chacun devrait vivre en paix avec ses parents. Tenter de reconstruire ou de réparer ce qui a été brisé n'est jamais garanti et prend toujours beaucoup de temps. Comme pour les expéditions sur la banquise, le chemin est long. C'est pourquoi les éducateurs ont appris à être patients.

Aux vertus éducatives et thérapeutiques de cette expérience sur la banquise s'ajoutent aussi des bienfaits physiologiques du froid qui contribuent aussi à apporter ce véritable réconfort dont les jeunes de la Maison d'enfants ont tant besoin. En plus de la tonicité corporelle produite par la nécessité de bouger pour se réchauffer, l'exposition à des températures négatives aide à régénérer le corps et l'esprit. Cette exposition permet en effet d'oxygéner l'organisme avec un air meilleur que celui de l'intérieur des maisons, de brûler des calories, d'activer la circulation sanguine et de favoriser un état euphorique par la sécrétion d'endorphines. Les sportifs savent combien cette dernière permet de réduire la douleur et le stress, de favoriser le bien-être, le dépassement de soi et le retour d'une harmonie intérieure.

Laissons la parole de conclusion à ceux qui profitent de ce froid réparateur pour avoir bonne mine et se sentir mieux dans leur peau. *Issi nuan'*... Les jeunes de la Maison d'enfants d'Uummannaq s'exprimeraient tous ou presque de la même manière que Malaat, qui raconte simplement ce qu'elle avait ressenti en s'appropriant le froid pendant les voyages sur la banquise auxquels elle avait participé adolescente :

²² Entretien de Rebekka Jørgensen avec l'auteur (Uummannaq, 2003 ; traduit du groenlandais).

Quand on fait du traîneau à chiens, il fait froid. Cela rend les choses plus intenses. On se sent tellement libre. On est plus soi-même. Et on est indépendant. C'est un sentiment agréable d'être sur la glace. Il n'y a personne d'autre que ceux avec qui on est parti, que l'on aime et en qui on a confiance. On a eu froid peut-être toute la journée, mais quand on arrive, on a droit à une bonne soupe chaude. Puis après, on est tellement fatigué que l'on tombe presque immédiatement de sommeil. On se sent apaisé²³...

²³ Entretien de Malaat Jonathansen avec l'auteur (Copenhague, 2008 ; traduit du groenlandais).